

Renaud de Joux

Les Savoies en Pays de Vaud  
*Le Combat des Aigles*



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2021

DU MÊME AUTEUR

*Le Clocher de l'Abbaye*, 2012

*Le Fils du Tanneur*, 2013

*Les Secrets du Cloître*, 2015

*Le Marcassin sautillant*, 2017

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à remercier particulièrement Gwénaëlle Kempter, sa voisine, qui est également romancière et dont il a accueilli avec chaleur et reconnaissance les conseils avisés, pour sa relecture et ses corrections. Son travail minutieux lui a été grandement utile.

[www.gwenaelle.ch](http://www.gwenaelle.ch)

Cet ouvrage est paru avec le soutien du Service culturel du canton de Vaud et de la Ville de Lausanne.



Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024

Couverture: Illustration Samuel Embleton

© 2021. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet: [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-899-0

## Situation historique

À l'époque où débute ce récit, le conflit entre papauté et Empire atteint son apogée. Le pape Grégoire IX a excommunié au printemps 1239 l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, et ce pour la deuxième fois. Celui-ci n'hésite plus à prendre les armes contre le pape.

Le fils de l'empereur, le jeune Conrad IV, est roi de Germanie et duc de Souabe à onze ans, après la répudiation de son demi-frère Henri VII qui s'était révolté contre son père. Mais ses représentants ont du mal à asseoir son autorité au nord des Alpes et les nobles ainsi que certaines villes en profitent. La situation dans cette partie de l'Empire est donc précaire, faute d'un pouvoir suprême fort et respecté.

En France, la ligue des seigneurs poitevins se met en place pour contester le pouvoir du jeune roi Louis IX, qui a épousé Marguerite de Provence (fille de Béatrice de Savoie).

Henri III d'Angleterre, époux d'Éléonore de Provence (autre fille de Béatrice de Savoie), songe à reprendre la Normandie perdue par son père Jean sans Terre, mais il doit aussi faire face à des troubles internes.

Les Mongols s'attaquent à la Russie, à l'Ukraine et à l'Arménie. Ils menacent la Pologne et pénètrent en Hongrie.

À Jérusalem, la trêve de dix ans qu'avaient instituée Frédéric II et le sultan Malik al-Kamel en 1229, lors de la sixième croisade, a pris fin.

L'Inquisition, juridiction créée par le pape en 1231, a brûlé 183 hommes et femmes convaincus d'hérésie le 13 mai 1239 au château du Mont-Guimar, en Champagne.

Dans les villes européennes, depuis quelques décennies, une nouvelle classe fait son apparition, la bourgeoisie, qui s'enrichit par son travail et son commerce. Profitant de la lutte des seigneurs entre eux, les bourgeois acquièrent des droits et des chartes, des franchises, et obtiennent plus d'avantages : droit de gérer eux-mêmes leur ville, de décider du montant des impôts, de la répartition de ceux-ci. La lutte, tantôt feutrée, tantôt ouverte, s'est étalée sur des dizaines d'années et a connu des fortunes diverses.

À Lausanne, l'évêque Boniface, en place depuis 1231, possède les pouvoirs comtaux sur la ville et sur une partie du Pays de Vaud. Intransigeant, en conflit avec à peu près tout le monde, il brille par son absence depuis plus d'un an. Officiellement, il est en voyage à Rome pour rencontrer le pape...

## Lausanne, début août 1239

Depuis plusieurs jours, Lausanne vibre d'excitation. Telles des fourmis avant l'hiver, des envoyés du chapitre\*<sup>1</sup> de la cathédrale de Lausanne parcourent les cinq quartiers de la ville pour inciter les habitants à nettoyer et décorer les rues, à cacher les points noirs ou dérangeants, à évacuer les éléments trop disgracieux. Les malades et infirmes habitués aux porches des églises qui ne trouvent pas de place dans les Hôpitaux Saint-Nicolas\* ou Saint-Jean\* sont regroupés dans une grange au bas du quartier du Pont. On y adjoint même de vieux mendiants, tout heureux de l'aubaine. Les juifs sont fermement priés de rester chez eux. On a curé venelles et caniveaux, vidé le pilori, démonté les potences et les cages en fer. Malgré les véhémentes protestations du maître d'œuvre, le prévôt du chapitre suspend le chantier de la cathédrale pour quelques jours et tous les échafaudages et gravats des maisons en construction ou en réparation doivent être camouflés, escamotés. Les propriétaires, menacés d'amende, obtempèrent en maugréant.

La nouvelle était arrivée fin juillet. Le cortège de la Sainte Couronne\* fera étape à Lausanne. Ce sont les dominicains, établis depuis peu dans la Cité-Dessous, qui ont averti le prévôt du chapitre, en l'absence de l'évêque Boniface, en voyage à Rome depuis près d'un an. Deux de leurs frères prêcheurs, Jacques et André de Longjumeau, ont été chargés par le roi de France, Louis IX°, d'acquérir la sainte relique à l'empereur latin de Constantinople, Baudouin IV de Courtenay. Des chevaliers français menés par Giffard de Meaux assurent sa protection depuis le départ. De plus, à la demande du monarque français, une troupe, prêtée par l'empereur germanique Frédéric II°, les escorte depuis Venise, malgré l'excommunication que le pape a prononcée contre ce souverain au printemps dernier. Car, depuis 1204 et l'épopée des chevaliers chrétiens censée renforcer l'armée latine en Terre sainte et détournée par la cité vénitienne pour attaquer la ville byzantine\*, la confiance en la république maritime s'est largement effritée. Et aussi bien le Capétien que le Hohenstaufen redoutent que les doges ne conservent la précieuse couronne d'épines. Il faut dire que le jeune roi Louis y a mis le prix : on mentionne la somme

---

<sup>1</sup> Les mots suivis d'un astérisque \* sont sommairement expliqués en fin d'ouvrage, au chapitre «Vrai ou faux».

Les personnages historiques signalés par un ° sont brièvement décrits en fin d'ouvrage. Ils ne sont indiqués qu'une seule fois.

exorbitante de 135 000 livres tournois, un montant astronomique, pouvant susciter bien des convoitises. Même si maintenant l'argent a passé en d'autres mains grâce aux lettres de change des marchands vénitiens, l'objet n'a pas qu'une valeur symbolique et religieuse...

Depuis la fin du royaume de Bourgogne, au début du XI<sup>e</sup> siècle, l'évêque lausannois est sujet immédiat de l'Empire. Les Zähringen ont bien tenté de s'imposer dans la région, mais le dernier duc, Berthold V, eut la brillante idée de décéder en 1218 sans héritier direct. Les petits dynastes de la région cherchèrent à s'affranchir de la famille cousine des Zähringen, les Kybourg. Toutefois la querelle entre Empire et papauté empêcha un consensus qui aurait clarifié la situation. Au contraire, elle sema encore plus de confusion.

Vingt ans plus tard, en cette année 1239, le comte-évêque de Lausanne doit partager le Pays de Vaud avec plusieurs familles, dont les plus importantes sont au nord les Grandson, à l'est les comtes de Gruyère, les Vufflens et Cossonay au centre, les Aubonne et Prangins à l'ouest. Certaines lui devaient l'hommage vassalique. L'évêque tenait Lausanne, Lucens, Bulle, la moitié d'Estavayer, une partie de Lavaux et Moudon, qu'il avait dû donner en fief aux Savoies bien contre son gré. Il possédait des châteaux à Lausanne, Puidoux, Curtilles, Moudon, Lucens et Avenches.

Présente au sud du Léman et contrôlant l'incontournable col du Grand-Saint-Bernard, l'énergique famille de Savoie a mis un pied au Pays de Vaud en 1207 en la ville de Moudon. À l'est, elle régnait sur le Chablais et contrôlait le château de Chillon avec la famille de Blonay, sa vassale. Au nord, la puissante famille de Montfaucon dominait Orbe et le passage des Clées, tandis qu'à l'ouest les comtes de Genève possédaient de vastes territoires, jusqu'à Pully, tout près de Lausanne. En deçà de la vallée de Joux, au nord des monts Jura s'étendait le comté de Bourgogne, terre romane en mains impériales. Un peu plus à l'ouest, le roi de France venait d'acquérir le comté de Mâcon\*.

L'octave avant la fête de la Vierge\*, un peu avant midi, deux hérauts se présentèrent à la porte du Marterey, à l'est de la ville. L'un aux armes du roi de France, l'autre arborant le blason impérial, ils annonçaient l'arrivée imminente du cortège. Bien qu'ils fussent attendus, l'effervescence s'empara aussitôt des dignitaires et habitants lausannois, guidée par un long tressaillement d'allégresse.

Sous un soleil à fendre tête, le ciel étirait son éclatante toile bleue qu'aucun pli ni nuage n'entachait. Attisés par les envoyés du chapitre, les habitants déployaient des draps sous leurs fenêtres. Fanions multicolores,

tentes ouvragées et bannières diverses ornaient les rues et toutes les églises étaient parées de courtines blanches. Du sol montait l'odeur entêtante des fleurs et des herbes aromatiques qu'on avait répandues sur la voie dans l'espoir vain de masquer l'habituelle odeur de crottin animal ou humain. Dans la rue du Vignoble, un riche bourgeois transpirant sous son chapeau de fourrure houspillait ses serviteurs qui terminaient d'accrocher des roses sur un sapin. Indifférents aux adultes, des enfants dépenaillés jouaient dans la poussière. Des chiens se battaient pour un os. Agréable effet collatéral, les cochons vagabonds avaient disparu avec les ordures en tous genres.

À l'entrée de la ville, des soldats du guet tentaient de maintenir à coups de menaces, d'injures ou de bâton un espace suffisamment important pour recevoir l'illustre équipage. Des toiles tendues par-dessus la chaussée dans le louable dessein de protéger du soleil rendaient la chaleur encore plus accablante. L'ambiance était festive, car les distractions se comptaient chichement. Cependant, le responsable du guet, chargé de l'ordre dans la ville, craignait des débordements. Les ouvriers du chantier de la cathédrale avaient obtenu qu'on les paie malgré ce jour chômé, et la majeure partie de leur solde s'était métamorphosée en liquide alcoolisé. Même si les autres habitants de Lausanne n'avaient pas eu cette chance, ils profitaient néanmoins d'un jour de congé. Tant pis s'ils n'étaient pas payés, car telle était la coutume. Il s'ajoutait sans protestation aucune aux plus de trente jours fériés annuels. Les taverniers et aubergistes se frottaient les mains. Depuis la veille, toute une faune interlope précédant le cortège avait envahi la ville. Des voyageurs plus ou moins louches recherchant le joueur naïf pour le plumer jusqu'à l'os, des marchands proposant diverses bricoles exotiques, du sucre, de la graine de paradis\*, des couteaux de Damas, des tissus de Cathay\*. Un petit nombre arborait le chapeau à large bord, le bâton et l'insigne en forme de coquille des pèlerins professionnels\* qui s'étaient rendus sur les tombeaux de sainte Ursule à Cologne et de saint Jacques à Compostelle. On trouvait aussi des vendeurs de reliques qui offraient des paniers ayant servi à répartir pain et poisson lors du sermon sur la montagne, un rabot de saint Joseph, le licou de l'âne qui avait conduit la Sainte Famille lors de la fuite en Égypte ou une coupe contenant le dernier souffle de saint Georges... Les gens écoutaient bouche bée le bagout intarissable de ces bonimenteurs qui mêlaient locutions latines et savantes à leur jargon déjà peu compréhensible. Malgré la chaleur, suant dans leurs habits fourrés et capuchons bordés d'hermine, les bourgeois se pavanaient, accompagnés de leurs épouses et filles qui, sourcils épilés et chevelure luxuriante serrée sous de riches voiles et coiffes, luisaient dans leurs plus beaux atours de samit\* et de *sarcenet*\*.

Soudain, les notes aiguës d'une clochette tintèrent et des chants religieux tentèrent à grand-peine de couvrir le brouhaha commerçant. Précédés d'un clerc portant une haute croix qu'il devait baisser pour ne pas déchirer les dais surplombant la chaussée, les chanoines s'avancèrent cérémonieusement. Des enfants de chœur les escortaient munis d'encensoirs, de goupillons, étoles et d'autres objets liturgiques.

Tous les religieux présents voulaient afficher leur noblesse ou prééminence; chacun avait revêtu une robe ou une chasuble de la meilleure facture et plusieurs portaient, par-dessus, un fin surplis de soie diaphane. La tonsure demeurait le seul élément qui les distinguait des seigneurs laïcs qu'ils comptaient parmi leurs frères ou leurs cousins. Propriétaires eux-mêmes de vastes terres en pays romand, prélevant cens et amendes sur les manants qui y vivaient, ils menaient le train de vie des nobles et s'étaient affranchis depuis longtemps de l'obligation d'existence communautaire que leur imposait en principe la règle canoniale. Loin de fréquenter dortoir et réfectoire, ils possédaient demeures particulières, armoiries, serviteurs, écuries et équipages derrière les hauts murs du quartier d'Église qui les isolaient du reste de la ville.

À vivre ainsi dans un espace clos qui disposait de sa propre juridiction et de sa propre police, à partager des privilèges et des immunités que leur enviaient les plus riches citoyens de la ville, ils avaient acquis morgue et outrecuidance. Leurs ambitions politiques les avaient souvent opposés à leur évêque, auquel ils auraient dû procurer une aide zélée au service du diocèse, au lieu de lui disputer l'autorité seigneuriale sur la ville et sur le pays vaudois.

Un homme âgé, légèrement voûté, s'aidant d'un bâton de marche sans doute en raison d'une maladie sénescence, le crâne ceint d'une maigre couronne de cheveux blancs, parut vêtu d'une robe noire et d'une moussette cramoisie. Cette couleur rendait le teint de son visage encore plus rouge, bien qu'il n'en eût nul besoin.

– C'est qui ? C'est l'évêque ? demanda une voix juvénile.

– Oui, c'est lui, répondit une femme avec l'assurance condescendante qu'affichent les ignorants.

– Mais non, l'évêque Boniface<sup>o</sup> est à Rome, reprit une autre.

– Alors, qui c'est ?

– J'sais point, mais c'est pas l'évêque.

– C'est le prévôt du chapitre, le chanoine Conon<sup>o</sup>, affirma un spectateur qui, lui, s'y connaissait.

– Ah oui, je le reconnais, c'est bien lui.

Maître Joseph, l'un des seuls chanoines du chapitre issu de la bourgeoisie locale et qui avait la fonction de sous-chantre, entonnait des

hymnes d'une belle voix de ténor, repris mollement par la foule, selon que celle-là savait ou non les répons. La plupart des spectateurs cherchaient surtout à se rafraîchir. Une aide opportune leur était proposée par une quantité de vendeurs ambulants de vin, de bière ou d'hypocras. Il y eut même un petit malin qui rentabilisa son après-midi en proposant habilement une simple éponge gorgée d'eau afin d'asperger le visage, la nuque ou tout autre endroit anatomique désiré. Contre une piécette, il permettait au nigaud de tremper deux fois son éponge provenant, affirmait-il, du lac de Tibériade, dans un seau d'eau puisée au Flon, où la population vidait les pots de chambre plusieurs fois par jour, sans évoquer les déjections des boucheries et des tanneries.

Enfin le cortège à la fois religieux, royal et impérial fit son apparition, étendards et bannières déployés, déclenchant clameurs exaltées et impatientes. Les vivats se turent pourtant lors de l'apparition de cavaliers solidement équipés et qui, malgré la chaleur, voyageaient en haubert avec cervelière, casque à nasal et gants de mailles. Ils disposaient d'épées, de rondache, de hache, de masse et d'arbalète avec viretons à profusion. Suivit une troupe de fantassins en broignes de cuir, casqués, armés de lances, arcs et poignards. Si un défilé militaire peut engendrer l'enthousiasme de la foule, la vue de la soldatesque étrangère produit généralement l'effet contraire, même sans intention hostile. Les gens d'armes précédaient des dominicains et les acclamations reprurent devant ces derniers. La fièvre augmenta encore d'un degré quand apparurent les reliquaires. Le roi de France, afin d'établir son prestige et de s'affirmer comme le premier roi de la chrétienté, avait acquis vingt et une autres reliques dont la Sainte Couronne, la plus précieuse de toutes. Chacune avait sa châsse, présentée à son avantage sur des chariots ou des civières. Or, malgré la valeur certaine de toutes les autres, une seule attirait l'attention. Porté sur un brancard joliment orné qu'encadraient quatre solides gaillards en frocs de moine, un coffret doré muni de serrures impressionnantes subjuguait tous les regards. Aussitôt la porte franchie, huit soldats se placèrent de chaque côté de la litière pour éviter tout débordement. Et ils avaient fort à faire, car tous voulaient toucher l'objet qui renfermait la couronne d'épines du Christ.

Le prévôt, accompagné du supérieur des dominicains de Sainte-Marie-Madeleine, s'entretint avec les frères Longjumeau, les religieux chargés du transport de la relique. Après un court conciliabule, ils décidèrent de faire avancer le cortège jusqu'à la prochaine porte, celle de Saint-Pierre. Des prières et des bénédictions furent rapidement égrenées. La presse était immense, la chaleur étouffante. Plusieurs personnes s'évanouirent. La suite du cortège, un long équipage de chariots et de bêtes de somme,

que flanquaient des rangs de piquiers et d'archers, continuait d'arriver avec d'autres pèlerins.

Les bourgeois avaient négocié, contre donations pour la construction de la cathédrale, le passage de la Sainte Couronne dans chacun des quatre quartiers de la ville: Bourg, Pont, Palud, Saint-Laurent, en sus de celui de la Cité, que tenaient les chanoines. En bas du quartier du Bourg, près de la porte Saint-Étienne, on assista à un mystère, une scène tirée de l'Ancien Testament. Une épaisse tenture, prêtée par l'association des marchands de laine du quartier, était tendue entre deux grands poteaux, eux-mêmes plantés sur un châssis que l'on avait installé sur trois larges chariots. Peinte de couleurs criardes, elle représentait l'arche de Noé en cours de chargement. Devant la tribune échafaudée, un groupe de jeunes femmes, en chaperon vert et toutes de blanc vêtues, esquissèrent un doux chant de bienvenue tandis que montaient de délicieuses vapeurs d'encens de cassolettes brûlant au bas de la scène.

Il fallut plusieurs heures au défilé pour atteindre le couvent des dominicains, au pied de la Cité, colline fortifiée que dominait la cathédrale en construction. La tête du cortège touchait à peine à sa destination que pénétraient enfin dans la ville les derniers éléments de la procession, les inévitables parasites qui accompagnaient un tel étalement de force et de richesse: mendiants, faux pèlerins, prostituées, changeurs, pardon-neurs\*, joueurs, saltimbanques et profiteurs de tout acabit.

## La cathédrale de Lausanne, un ou deux jours après

L'office des laudes\* venait de s'achever dans la chapelle la mieux dégagée de la cathédrale de Lausanne. Sans un bâillement, le jour se levait et annonçait encore une chaude journée. À peine le dernier chant terminé que retentissait le premier coup de marteau. L'activité, fébrile et industrielle, reprenait son rôle expert, continu. Elle ne s'interrompait plus jusqu'au soir, pour l'office des vêpres\*. Tous les corps de métier lutteraient la journée entière pour plus de place, plus d'espace : charpentiers, tailleurs de pierre, vitriers, forgerons, maçons, maîtres, ouvriers ou apprentis. Ils se croiseraient à se heurter, se frôleraient sans se voir, et travailleraient tous ensemble mais séparément pour la réparation du grand œuvre, la maison de Dieu. Achevée quatre ans auparavant, la cathédrale avait partiellement brûlé lors du grand incendie de Lausanne, le deuxième en moins de vingt ans à ravager le bourg vaudois. Heureusement, les murs en pierre de taille avaient résisté, ainsi que la magnifique rose, mais les toitures s'étaient effondrées, endommageant d'autres infrastructures. Le maître d'œuvre exhortait tous les corps de métiers dans l'objectif louable de finir la couverture avant l'hiver.

Roger, un maître peintre, était arrivé pendant l'office et, après avoir bâclé un signe de croix, s'était dirigé directement dans l'atelier des imagiers pour y préparer les couleurs, près du passage voûté coupant la nef du nord au sud. C'était un homme grand et bien bâti, d'une quarantaine d'années. Des sourcils épais surmontaient son long visage brun et des touffes de cheveux noirs émergeaient de son bonnet. Il nota avec satisfaction que son apprenti avait déjà commencé à broyer les pigments dans les mortiers de bronze. Roger lança quelques recommandations, d'avantage pour rappeler que c'était lui le chef que par nécessité, et retourna sur la place de l'évêché afin de chercher quelque chose à manger. La veille, il avait – une fois encore – beaucoup trop bu et il espérait qu'un bon encas le remettrait d'aplomb.

Près de la prison de la Cité, un jeune homme grillait des morceaux de lard, qu'il vendait sur une épaisse tranche de pain. En attendant d'être servi, Roger écoutait les ragots et les nouvelles de la nuit que clabaudait un garde fatigué d'avoir veillé. Il apprit ainsi avec tristesse qu'une de ses connaissances, un forgeron-serrurier, avait été tuée lors d'une rixe dans une auberge. Malgré cela, il avala goulûment son déjeuner et le fit passer

au moyen d'une espèce de cervoise aux fruits que transportait dans une cruche une marchande ambulante.

Se sentant mieux, il observa le ciel et découvrit un brin découragé que ce serait de nouveau une journée caniculaire. Pas un nuage au firmament ou à l'horizon. Lorsqu'un vol de pigeons lui laissa un souvenir encagadé sur son épaule, il éprouva une sorte de mauvais pressentiment et s'attendit au pire avec fatalisme. En repassant sous l'arche du portail de la cathédrale, dont les peintures étaient majoritairement son fait, une planche céda au-dessus de lui et il eut juste le temps d'éviter le parpaing qui s'écrasa avec fracas à deux pouces de son pied droit dans un épais nuage de poussière. Roger poussa une gueulée compensatoire farcie de noms d'oiseaux exotiques et de saints étrangers pourtant innocents. Son déversement de bile oratoire le calma et il pensa avoir déjoué le mauvais œil de la journée. Évidemment, il ne pouvait pas deviner qu'il se fourvoyait et ce fut d'un pas guilleret qu'il retourna vers son apprenti.

Le jeune garçon avait à peine treize ans mais mettait beaucoup de cœur à l'ouvrage et Roger l'appréciait. Cependant au début, il ne savait pas s'il allait le garder, car Marc paraissait échouer dans tout ce qu'il entreprenait avec une maladresse appliquée et répétitive et mélangeait les ordres comme à dessein. L'imagier avait fini par remarquer que son apprenti avait juste besoin de davantage d'explications que les autres, mais une fois qu'il avait compris le garçon ne commettait plus d'erreurs. Tout en triant son matériel – des pigments, des enduits, du médium, des mines de plomb, du blanc de céruse, du fusain, des panneaux de bois préparés –, le peintre commentait avec son pommeau les travaux du jour lorsqu'un jeune bedeau arriva tout essoufflé. Roger reconnut Simon à sa houppe récalcitrante. Le jeune homme travaillait principalement avec Giroud le sacristain, un cousin de Roger.

– Vite, je vous prie, maître Roger, il faut venir... euh... vite, répétait-il en désignant un endroit derrière lui avec de grands gestes du bras.

Devant l'air affolé du bedeau, Le peintre repensa à l'épisode de la fiente pigeonesque et se dit que le pire de la pierre tombée qui aurait pu être tombale n'était sans doute pas encore survenu. Il tenta de s'opposer aux signes du destin.

– Calme-toi, Simon. Ta touffe va encore se dresser.

Machinalement, mais en vain, le jeune homme essaya d'aplatir sa houppe de sa main libre. L'autre continuait de s'agiter en désignant un point quelconque dans la cathédrale.

– Non, non, c'est... c'est terrible! Vite, vite! Il faut venir!

– Que se passe-t-il? Mon cousin Giroud a encore perdu une burette?

Roger savait le sacristain distrait. Avec l'âge, il avait de surcroît tendance à perdre la mémoire et sa vue devenait défaillante. Cela paraissait

toutefois plus grave, car Simon semblait au bord de l'apoplexie. Roger soupira, pria Marc de continuer son travail, puis suivit le bedeau.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il en suivant le jeune homme.

– Il a disparu ! Disparu ! C'est terrible !

– Qui a disparu ?

Nonobstant les interrogations de Roger, Simon s'était mis à marcher plus rapidement. Dans le vacarme de la cathédrale, il était inutile de continuer à converser. Le bedeau se dirigeait vers l'autel de Saint-Jean-Baptiste. Dans sa précipitation, il enfonça son pied droit en plein dans un tas de mortier frais que préparaient deux gâcheurs à l'air endormi. L'irruption impromptue eut l'heur de réveiller de manière radicale les deux *manoillons*. Tous remarquèrent en souriant la vitesse avec laquelle leurs esprits engourdis se souvinrent de jurons aussi singuliers que choquants dans un endroit sacré. Simon était si préoccupé et anxieux qu'il ne s'aperçut de rien, ni des blasphèmes, ni des moqueries, ni de ses pieds encimentés. Il se retournait sans cesse pour vérifier que Roger le suivait et l'inciter à avancer avec plus d'entrain. Ils arrivèrent enfin devant la chapelle absidiale où était aménagé l'autel de Saint-Jean-Baptiste. Les grilles béaient et Roger aperçut le sacristain affalé sur un prie-Dieu, pâle, les bras pendants. Traits émaciés, touffes de cheveux blancs sur le crâne, bouche molle, le religieux ahanait. Un autre bedeau tentait de le reconforter en lui badigeonnant maladroitement le visage avec une touaille humide. Giroud vit arriver le peintre en plissant ses yeux de myope et il s'exclama :

– Ah ! Roger, mon cousin ! Tu as devant toi un homme perdu, fini ! Un cadavre !

– Voyons mon cousin ! Ce n'est sans doute qu'un petit malaise ! Je n'ai jamais vu de défunt se plaindre ainsi...

– C'est épouvantable ! Je n'ai rien vu. Pourtant c'est moi qui garde les clés ! J'en suis responsable !

Une des tâches principales du sacristain consistait en la surveillance et l'entretien des objets sacrés. Pendant la construction de la nouvelle cathédrale, les précieuses reliques, propriétés du chapitre, étaient entreposées sur l'autel dans une custode en forme de large coupe ronde. Afin de protéger ces inestimables trésors et les objets liturgiques, de solides grilles fermaient l'oratoire. Le grillage offrait cependant aux pèlerins la possibilité d'admirer les reliquaires et de s'imprégner de leur puissance mystique. Un grand bol placé opportunément derrière le portail permettait également de recueillir leurs dons. Roger jeta un coup d'œil autour de lui et, hormis l'état de vive excitation des hommes présents, ne vit rien d'anormal. Il s'approcha de l'autel, souleva le fin voile qui protégeait de la poussière pendant les travaux et tenta de se souvenir des reliques\*

présentes telles que les lui avait maintes fois mentionnées son cousin : un morceau de la vraie croix, des cheveux de la Vierge, un morceau d'une côte de sainte Marie-Madeleine et une de saint Laurent, des pierres du Saint-Sépulcre et de celui de la Vierge, des parties de la crèche du Seigneur, des bois de la croix de saint André, les chefs de saints Tiburce et Valérien, un reliquaire de sainte Anne en argent, une châsse de saint Maurice... Tous ces vestiges étaient entreposés individuellement dans des boîtes – des reliquaires – très ouvragées, en métaux ou bois précieux et ornées de bijoux. Des étoffes rares ou des cuirs fins enveloppaient les saints souvenirs proprement dits à l'intérieur des coffrets. Des *authenticae*, bandes ou feuilles de parchemins authentifiant l'objet, accompagnaient la plupart des trésors, enroulés ou pliés soigneusement dans le reliquaire. Il savait que les reliques avaient été exhibées durant plusieurs années dans tout le diocèse et ses environs, afin de récolter des fonds à la suite du désastreux incendie de 1235. Elles n'avaient retrouvé leur place que depuis quelques mois. Le peintre laissa retomber le voile et, perplexe, se retourna vers son cousin. Celui-ci paraissait désespéré.

– C'est une catastrophe!

– Mais quoi? Cornegidouille! Allez-vous enfin me dire de quoi il s'agit?

– Mais, mais, il a disparu! s'offusqua le sacristain.

– Mais qui a disparu, par tous les saints?

– Le reliquaire du voile de sainte Marie!

Roger se retourna, releva le voile et tenta d'apercevoir l'objet manquant. Parmi tous ces articles, il était naturellement plus facile de repérer ce qui était présent de ce qui ne l'était pas. Il prit délicatement une boîte en métal doré garnie d'émaux contenant une pierre du Saint-Sépulcre. Ses mains jouèrent avec alors qu'il regardait attentivement le sol. Simon le bedeau lui dit:

– On a déjà vérifié trois fois. Il n'y est pas.

– Il est peut-être tombé. Avez-vous regardé derrière?

– Oui, on l'a fait. On a tout farfouillé, affirma l'autre bedeau, un jeune homme sec comme un échalas, au visage mat, pointu et glabre, aux cheveux gras tombant sur les épaules.

– Qui es-tu toi, je ne t'ai onc vu?

– Je m'appelle Vincent. Je suis au service du chanoine Pierre le cellérier, mais comme Marcel est *mal-bien*, je le remplace.

– Marcel?

– Mon autre aide, intervint Giroud. Un bedeau qui est avec moi depuis l'hiver dernier.

– Ah oui! Le petit joufflu à l'air niolu! Et qu'a-t-il?

– Sans doute cuve-t-il encore son vin depuis le passage de la couronne d'épines, souffla Simon. On ne l'a pas revu depuis.

# Table des matières

Situation historique .....	5
Lausanne, début août 1239 .....	6
La cathédrale de Lausanne, un ou deux jours après .....	12
Au Pichet sans fond, encore un ou deux jours plus tard .....	22
Lausanne – fête de la Vierge .....	34
Vevey, mi-août .....	40
Lausanne, le lendemain .....	50
La Chaux sur Cossonay .....	64
La tannerie .....	67
Lausanne, du côté des artisans .....	70
Lausanne, salle du chapitre – 20 septembre .....	82
Jacques le drapier, quelques jours plus tard (25 septembre) .....	88
Moudon, fin septembre .....	92
Lausanne, début octobre .....	96
De Gruyère à Cossonay, mi-octobre .....	110
La prison de l'évêque .....	118
Le Pays de Vaud .....	130
Le prévôt, fin octobre .....	138
Évasion, 2 novembre .....	141
Chez le peintre (et sa fille), début novembre .....	151
Lausanne, mi-décembre .....	155
De Lausanne à Besançon, janvier-février 1240 .....	160
Élection contestable et contestée, mars-avril .....	165
La guerre de Lausanne, mai-juin .....	171
La vérité sur l'affaire des reliquaires, fin juin et après .....	181
Épilogue .....	187
Note de l'auteur .....	189
Vrai ou faux .....	191
Personnages historiques .....	200
Bibliographie .....	205
Table des matières .....	207